

17^e Symposium suisse des traducteur·ices littéraires, 1^{er} novembre 2025 à Frauenfeld – Valoir et faire valoir

La traduction n'est pas qu'une question de mots, mais aussi de culture. Il ne suffit pas de traduire littéralement un texte pour en retranscrire tous ses aspects. Andreas Russenberger, président de l'A*dS, accueille le public de ce 17^e Symposium suisse pour traducteur·ices littéraires à Frauenfeld en mettant en avant l'importance du contexte culturel dans la pratique de la traduction. Il souligne un fait important : la traduction est une création culturelle à part entière, et les traducteur·ices sont donc des artistes. Cette vision de la traduction comme un métier mais aussi comme un art qui a une portée sociale traversera la journée comme un fil rouge. En Suisse particulièrement, pays plurilingue et multiculturel, les traducteur·ices contribuent à créer des ponts entre les différentes cultures. Cette 17^e édition du Symposium était consacrée, à travers l'intervention de différents représentant·es du monde de la traduction, de la culture et de la politique, aux questions des financements publics et des stratégies de soutien proposés par les cantons et la Confédération à la traduction et aux traducteur·ices littéraires.

Reina Gehrig, responsable de la division Littérature de Pro Helvetia, et Cornelia Mechler, Secrétaire générale de l'A*dS, ouvrent la journée en présentant l'initiative « Pas de Suisse sans traduction ». Cette campagne menée de février à avril 2025 avait pour but d'apporter de la reconnaissance et une visibilité aux traducteur·ices littéraires. Les deux intervenantes ont rappelé que les soutiens proposés varient encore de canton à canton : si certains proposent une aide aux traducteur·ices littéraires, d'autres limitent ce soutien au domaine de la littérature sans tenir compte des acteurs de la traduction.

La matinée s'est poursuivie avec la présentation de Arno Renken, *Ecrire au singulier pluriel. Comment la traduction (nous) relie*, qui considérait la traduction non seulement comme une pratique d'écriture ou un résultat textuel, mais avant tout comme une relation. Professeur de littérature à la Haute école des arts de Berne, Arno Renken distingue donc en préambule ces trois nuances du mot : la traduction comme *pratique d'écriture* (le travail des traducteur·ices) ; la traduction comme *résultat* de cette pratique (le texte traduit) ; enfin, la traduction comme *relation* entre des textes, des langues et des cultures, relation créée par le ou la traducteur·ice.

Arno Renken s'appuie sur Tiphaine Samoyault, qui contredit la célèbre phrase attribuée à Umberto Eco (la traduction est la langue de l'Europe) et affirme que « la traduction n'est pas une langue », elle en est même « le contraire » : si une langue peut parler d'elle-même, aucune ne peut dire la relation entre plusieurs langues, et les traducteur·ices manquent souvent de mots pour expliquer comment une expression en traduit une autre.

Hannah Arendt et sa traductrice Sylvie Courtine-Denamy offrent à Arno Renken le mot « chancellement » pour désigner cette expérience. Le fait même que plusieurs mots existent, dans plusieurs langues, pour nommer un même objet fait chanceler notre réalité. Ce trébuchement rappelle que l'on n'a jamais fini d'apprendre : à marcher, certes, mais aussi à parler, lire ou écrire.

En conclusion, Arno Renken propose un plaidoyer pour l'attention : dans les débats contemporains, notamment autour de la traduction automatique, il est important de ne pas réduire la traduction à un simple résultat, mais de préserver ce lien vivant et fragile qui relie les langues.

Après la conférence, une table ronde explorait le rôle et le statut des traducteur·ices littéraires dans la société actuelle, menacés et fragilisés par des rémunérations précaires et l'apparition de l'intelligence artificielle. Modérée par Camille Luscher, traductrice littéraire et collaboratrice du Centre de traduction littéraire de Lausanne, elle réunissait Reina Gehrig, Jürgen Jakob Becker, directeur du Deutscher Übersetzerfonds (DÜF), et Jörn Cambreleng, directeur d'ATLAS (association pour la promotion de la traduction littéraire). Chacun est revenu sur les différentes actions et soutiens engagés pour promouvoir et visibiliser les traducteur·ices littéraires et leur travail.

Pro Helvetia, et plus particulièrement sa section littérature, soutient la profession en Suisse et à l'étranger par des bourses de recherche, résidences, programmes de mobilités, subventions et médiation lors de manifestations littéraires.

En Allemagne, Jürgen Jakob Becker a souligné la nécessité de reconnaître la traduction comme une forme d'expression artistique. Il rappelle que le DÜF œuvre à renforcer la visibilité du métier via le programme Toledo (publications sur le travail des traducteur·ices), des bourses et une meilleure intégration des traducteur·ices dans la vie culturelle (festivals dédiés, conférences, postes d'enseignements à l'université...). Il insiste également sur la fonction sociale de la traduction (qu'est-ce que les traducteur·ices peuvent apporter à la société ?) et sur l'importance de diversifier les sources de revenus.

Jörn Cambreleng a rappelé qu'il est essentiel d'assurer aux traducteur·ices une stabilité financière et de mettre en avant les fonctions symbolique et sociale de la traduction pour faire avancer les discussions, aujourd'hui limitées aux arguments économiques. Dans un contexte français où le monolinguisme a été érigé en idéal nationaliste, ATLAS promeut la traduction comme outil culturel et pédagogique, notamment à travers des manifestations et des ateliers qui mettent en avant les langues parlées par des étrangers allophones (par exemple « Quai des langues »).

En conclusion, chacun des intervenant·es a insisté sur l'importance de collaborer et travailler tous ensemble pour valoriser et légitimer le travail des traducteur·ices.

L'après-midi, les 62 participant·es au Symposium avaient le choix entre trois ateliers différents : *Name the translator! Wozu? Pourquoi ? Perché? Why?, Comment rédiger une requête ? / Wie verfasse ich ein Gesuch? et Traduttori e traduttrici sul palco: usare la voce nel modo più efficace*. Le premier atelier, en allemand, était dirigé par Ulrike Rehberg, du Collège de traducteurs Looren, et Chantal Wright, de la ZHAW (Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaft); le deuxième, bilingue allemand-français, était animé par Camille Logoz, vice-présidente de l'A*dS et traductrice littéraire, et par Claire Plassard, responsable de la division Littérature du canton de Zurich ; le dernier se déroulait en italien sous la supervision de Alessandra Cartocci, coach vocale et musicienne.

Le deuxième atelier était structuré en deux parties. Claire Plassard et Camille Logoz ont tout d'abord présenté, en prenant l'exemple du canton de Zürich, les différents outils et aides qu'un·e traducteur·ice peut demander pour l'épauler dans son travail et ont donné des conseils pour rédiger une demande de soutien. La deuxième partie, plus interactive, a permis aux participant·es d'échanger autour de trois thèmes : comment décrire son projet, comment l'organiser et comment calculer le budget nécessaire.

Tout le monde s'est ensuite réuni une dernière fois au théâtre pour un dernier bref discours de remerciement, et la journée s'est conclue autour d'un apéritif convivial à l'Eisenwerk.

Amanda Pescatore

Amanda Pescatore a étudié les langues et littératures allemande, italiennes et françaises à Neuchâtel et à Berne et suit actuellement la spécialisation ès lettres de l'Université de Lausanne en traduction littéraire.